

« Pour une coopération méditerranéenne » Athènes, le 5 avril 1965.
Analyse d'un discours de Habib Bourguiba

Henda Dhaouadi
Docteur en Sciences du langage
En collaboration avec Jacques Cortès
Professeur émérite, Université de Rouen



Synergies Monde arabe n° 6 - 2009 pp. 337-348

Résumé : *C'est l'analyse d'un discours prononcé par Bourguiba à Athènes, en 1965, lors de son périple moyen-oriental. Comme il l'avait déjà fait à Beyrouth, le 10 mars de la même année, il montre la nécessaire construction d'une symbiose entre passé, présent et futur d'un côté ; raison, religion et passion de l'autre. Cette symbiose est d'autant plus nécessaire que, comme le rappelle le tribun, le monde méditerranéen est indéfectiblement lié par une histoire, une culture et un foisonnement intellectuel communs. Ce discours, d'évidence, retrouve toute sa pertinence d'origine dans l'actualité contemporaine.*

Mot-clés : *Unité méditerranéenne, Analyse de discours politique, héritage hellénique, raison et religion.*

Abstract : *This contribution is the analysis of Bourguiba's speech given at Athena in 1965 whereas his was making his Eastern tour. The tribune, as he showed it before in Beirut's 10th March's speech of the same year, mentioned the necessary finishing symbiosis between past, present and future in one hand; reason, religion and passion in the other. That symbiosis is almost necessary, as the tribune recall it, because the Mediterranean world is strongly bond with the same culture, history and intellectual abounding. This discourse finds, therefore, all its original pertinence and topical dimension.*

Keywords : *Mediterranean unit, political discourse analysis, Hellenistic heritage, reason and religion.*

Préambule

En Juillet 2008 s'est tenu à Marseille un grand sommet réunissant plusieurs pays désireux de réaliser l'*Union Méditerranéenne*. Ce grand objectif, dont on peut regretter la formulation tardive, nous remet en mémoire un vieux rêve de Bourguiba qui l'avait déjà envisagé dans un discours datant de 1965 où il évoquait un projet de grande dimension humaniste consistant à rassembler fraternellement tous les peuples des rives de la Méditerranée.

Bourguiba évoquait le thème de la coopération entre les peuples sous l'angle de l'histoire des rapports noués entre eux depuis l'Antiquité grecque, dans l'espace

unissant le monde oriental au monde occidental. Le voyage en Grèce se présente ainsi comme un véritable retour aux sources de la civilisation humaine. C'est sur ses valeurs profondes que s'est érigé, depuis la Renaissance, tout l'humanisme européen conduisant à l'édification de l'Occident moderne. Dans ce cadre général, le destin de chaque peuple se trouvait relié à toute l'humanité, et le discours bourguibien, comme un grand hymne à la Méditerranée, prenait une dimension universaliste.

Bourguiba répond à l'allocution de bienvenue du Roi dont les « Paroles flatteuses » l'ont touché, notamment à propos du combat mené par les Tunisiens contre le colonialisme. Il rappelle que les relations fraternelles entre Grecs, Tunisiens et tout le monde arabe sont très anciennes. L'apport grec à la conscience arabe et l'évocation des conflits chypriotes puis palestiniens, raffermissent envers la Grèce la sympathie d'une Afrique elle-même berceau de la civilisation grecque. La Méditerranée apparaît ainsi comme le noyau central d'un humanisme nouveau et l'espace d'accueil de toutes les cultures.

L'épisode de Cordoue, ou « Comment tout se tient dans l'histoire des peuples »

Dans son exorde, Bourguiba se tourne vers les grands penseurs arabes nourris de culture et de civilisation grecques. Il évoque ainsi deux grandes personnalités de la culture philosophique arabe : Muhyeddine Ibn 'Arabî et Ibn Rushd². Le premier est l'élève du second. L'image rappelée de la monture avançant dans les rues de Cordoue et portant la dépouille d'Ibn Rushd d'un côté et la somme de ses œuvres de l'autre, rappelle au jeune adolescent qu'était alors Muhyeddine, l'équilibre sur lequel se tenait la vertu du philosophe nourri des œuvres d'Aristote. Il s'avère en effet qu'Ibn Rushd, (alias Averroès) portait en lui la sagesse d'Aristote qu'il a transmise au monde pour l'humaniser. Bourguiba l'évoque en termes élogieux et rappelle l'importance de l'héritage grec dans la formation du monde arabe. Voici son récit:

« En l'an 1198, l'un de nos grands penseurs arabes, Muhyeddine Ibn Arabî, qui n'était alors qu'un adolescent, assistait, à Cordoue, aux funérailles du philosophe Ibn Rushd, connu en Occident sous le nom d'Averroès. Le jeune homme fut bouleversé par le symbolisme poignant du spectacle qui s'offrait : d'un côté, la dépouille mortelle du philosophe, de l'autre, la somme de ses œuvres comme pour équilibrer le poids de son corps. Or, ces œuvres d'Averroès, cette haute sagesse qui l'accompagnait dans la mort, n'eussent peut-être pas existé s'il n'avait recueilli l'enseignement de votre Aristote et s'il n'avait eu pour souci de restituer au monde la pensée aristotélicienne retrouvée. À cette époque, l'Europe se débattait dans la confusion et les ténèbres, et cependant la civilisation arabe puisait son inspiration aux sources du génie grec et la merveilleuse conspiration d'Averroès et d'Aristote allait rendre la lumière à ceux qui se sentaient abandonnés du savoir. Et dans la mesure où l'on a pu dire que l'humanité nouvelle, qui devait s'épanouir à la Renaissance, sortait d'Averroès et de sa science humaine, l'hellénisme et l'arabisme se partagent équitablement le crédit de cette résurrection³ ».

En effet, l'œuvre d'Averroès est grande pour avoir affronté avec audace le dogmatisme religieux d'une époque où les commentaires du Texte révélé ne pouvaient être influencés par les méthodes et théories philosophiques. Dans son

Discours décisif, il veut établir une connexion entre révélation et philosophie. La lecture et le commentaire des textes aristotéliens, hormis *La politique*, sont moteurs et inspireurs d'une belle entreprise. Finalement Averroès rend aux Grecs ce qu'ils ont transmis aux Arabes : l'art de commenter les textes. Il commence donc par montrer, en s'appuyant sur le Texte révélé lui-même, que celui-ci prescrit l'étude de la philosophie, dans la forme que lui a donnée Aristote. Il est donc nécessaire de justifier toute interprétation du Texte.

En rappelant l'épisode de Cordoue, Bourguiba réitère le message d'Averroès et célèbre son apport à la propagation des idées et des écrits d'Aristote dans le monde arabe, puis occidental. Cette Europe qui « *se débattait dans la confusion et les ténèbres* » était l'opposée même de la civilisation arabe qui « *puisait son inspiration aux sources du génie grec* ». Mais des conspirations d'Aristote et d'Averroès allait jaillir une lumière du savoir sauvant les hommes de la décadence.

Cette comparaison, loin de confronter deux mondes - l'Orient et l'Occident - dans une attitude discriminatoire, montre les *reliances*, par lesquelles les hommes durant leur histoire, à travers des siècles de coopération et de conflits, ont pu se transmettre des connaissances, échanger des œuvres rares qui dans certains endroits furent interdites. Ce fut le cas des œuvres d'Aristote en Europe médiévale, où l'Eglise les condamna comme hérétiques. Le combat d'Averroès à Cordoue au XIe siècle fut de même nature. Tout en acceptant l'exil au Maroc, il continua de propager ses œuvres dans le monde.

La relation établie entre le corps, en tant que matière, et les œuvres comme pur produit de l'Esprit, rappelle l'importance que revêt chez Bourguiba la dimension spirituelle de l'homme : « *toute ma vie, dit-il, j'ai cru en la supériorité de l'esprit sur la matière* ».

Ici, l'Esprit, comme dynamique intérieure, soutient le poids du corps destiné à disparaître. L'image est caractéristique de l'importance de la culture - au sens premier de connaissance éclectique - en tant que facteur de civilisation selon Bourguiba. La culture dans le sens donné par Cicéron, de *cultura animi*, est au fondement des rapports entre Orient et Occident. C'est sans doute ce qui fit la grandeur de la Grèce, berceau de l'hellénisme sur lequel se fonda le monde moderne. Il y a dans ce discours un autre indice révélant le passage des œuvres aristotéliennes du monde arabe au monde occidental : c'est l'emploi, au début du récit de l'épisode de Cordoue, du nom du philosophe sous sa forme arabe, *Ibn Rushd*, puis sous sa forme la plus communément connue en Europe, c'est-à-dire *Averroès*. Cela explique comment le nom de cet homme eut un écho tel, à travers ses œuvres, qu'il prit une nouvelle forme pour s'adapter à l'espace occidental dans lequel il a voyagé jusqu'à aujourd'hui.

Par ce récit, Bourguiba scelle une relation fondamentale entre Orient et Occident. Les hommes peuvent s'humaniser et construire un monde fraternel. C'est ainsi que, dans un deuxième temps, il évoque l'apport grec à la conscience arabe.

« L'apport grec à la conscience arabe »

L'épisode de Cordoue prouve que « tout se tient dans l'histoire », que les événements ne sont pas aléatoires, mais relèvent d'une explication logique. Les Grecs ont été les principaux inspireurs de la pensée arabe, et c'est pour

Bourguiba l'affirmation que la coopération entre peuples est fondamentalement bénéfique. Elle est à la source du dialogue des cultures et de la formation des consciences. Si des penseurs comme Averroès ont eu l'audace d'afficher leurs idées publiquement et de critiquer la vision que se faisaient ses contemporains du Texte révélé, c'est bien grâce à la lecture et aux commentaires des œuvres d'Aristote que l'on a pu accéder à la raison. Mais au-delà de cet apport, il y a eu, bien plus tôt, celui d'Alexandre le Grand, ce conquérant qui a « *changé le destin de l'Orient* » investi par « *quelque chose de plus que l'instinct du conquérant ; quelque chose qui ressemble à une tentation de l'esprit et à une adhésion du cœur* ».

Bourguiba montre une conception tout à fait particulière de la dimension civilisatrice des conquêtes grecques. Apparaît, encore une fois, le transculturalisme implicite dans sa vision des cultures et des civilisations humaines. Aucune place au purisme chez Bourguiba, mais une conscience profonde de progresser nécessairement, avec l'aide de tous les peuples, vers les lumières du savoir. Rien n'est donc du domaine du hasard dans les contacts et les brassages culturels, mais il y a toujours une ou des prédisposition(s) à ces événements : « *Je me hâte d'ajouter qu'entre Grecs et Arabes les rencontres ne furent jamais fortuites, chacune d'elles répondant à un besoin profond, à une exigence commune de leurs natures* ». C'est dans un tel cadre, que « *la Grèce a changé le destin de l'Orient en lui faisant don d'Alexandre* ».

Il insiste ainsi sur tout l'héritage légué par le Museion d'Alexandrie qui a vu passer sous son toit les plus grands penseurs de l'Antiquité. Bourguiba les énumère ainsi : « *C'est parce que le Museion d'Alexandrie a vu se succéder des savants comme Euclide, Hipparque, Archimède, des médecins comme Hippocrate qui découvrit le système nerveux et le réseau artériel, des géographes comme Eratosthène, des poètes comme Callimaque et Apollonius de Rhodes que, plusieurs siècles plus tard, les Universités arabes de Damas, de Bagdad, de Kairouan et de Fez purent répandre, à leur tour, l'éclat d'un humanisme impérissable* ».

Dans le même sens, et pour approfondir et actualiser la pensée bourguibienne des métissages culturels, on peut, à ce propos, faire un rapprochement avec le texte suivant d'Edgar Morin : « *N'oublions pas que le métissage a toujours recréé de la diversité, tout en favorisant l'intercommunication. Alexandre le Grand, à chaque ville d'Asie conquise, mariait quelques centaines de jeunes filles indigènes à ses guerriers macédoniens, et les cités qu'il a traversées ou créées furent les matrices des brillantes civilisations hellénistiques, et les sources de l'art métis gréco-bouddhique. La civilisation romaine elle-même fut très tôt métisse, assimilant en elle tout l'héritage grec ; elle sut intégrer en son panthéon un très grand nombre de dieux étrangers et sur son territoire des peuples barbares qui son devenus romains de droit tout en gardant leur identité ethnique* »⁴.

La civilisation grecque est la source d'un humanisme impérissable. Les influences des uns sur les autres ne semblent pas poser de problèmes à Bourguiba. Cela dénote son ouverture d'esprit et ses capacités à mieux cerner les événements de l'histoire et à comprendre finalement que la vision limitée, bornée et renfermée des cultures et des civilisations n'est aucunement bénéfique pour les hommes.

On comprend notamment que le nationalisme de cet homme d'État, dont le combat premier consista d'abord à donner au peuple tunisien une conscience nationale, ne versait ni dans le fanatisme ni dans l'excès.

Au contraire, le voici qui montre que le peuple arabe s'est bien nourri de la pensée grecque parce qu'il en avait bien besoin : « *Lorsque se forma et se développa une conscience arabe, c'est à l'apport grec qu'elle demanda son aliment le plus précieux, non point du fait que cet apport fût le seul disponible, mais parce que c'était le seul qui pût lui convenir* ». Cette affirmation suit une séquence où il évoque les grands humanistes grecs, source de l'éveil intellectuel arabe dès le IX-Xe siècles de JC. La conscience arabe dont parle Bourguiba relève des questions que soulevaient la culture et les traditions de l'Orient arabe de l'époque. On pense notamment à leur validité et aux changements possibles et nécessaires, à la fois, à leur apporter, notamment par la philosophie, mère de toute science. L'apport grec, dans ce cas précis, fut seul capable d'apporter des réponses aux divers besoins que réclamait la civilisation arabe pour se régénérer.

Bourguiba met le doigt sur un processus vital pour les cultures et les civilisations et ouvre la voie d'une coopération où le voyage et l'appropriation des idées et valeurs humanistes sont nécessaires pour construire la civilisation de l'universel. Et justement, pourquoi rejeter en bloc cet héritage qui a permis à toute une génération de bâtir ce qui est considéré, aujourd'hui, comme appartenant aux grandes valeurs de notre humanisme contemporain. Bourguiba en est fier et n'oublie pas de le rappeler en citant les grands hommes qui ont changé la face de l'histoire et ouvert la voie d'un humanisme éternel.

L'autre apport concerne la notion de *polis*. La morale de la Cité, comme le dit Bourguiba, fut aussi l'invention de la Grèce. Il fait ainsi référence à la politique d'Aristote, inséparable de la morale et qui constitue la clé de voûte de tout le système de pensée aristotélicien. L'homme ne devient lui-même qu'au sein de la Cité qui est son espace naturel, et sa définition comme animal politique ou civique permet de mieux comprendre le statut privilégié de la politique, dont le but est le souverain Bien. Dans ce cadre, si l'homme est fait pour la société politique, la démocratie directe est un principe et une morale qualifiant les relations entre citoyens. Il apparaît ainsi, pour Bourguiba, que le concept de « *citoyen du monde* » n'est pas opératoire dans une structure mondiale caractérisée par le gigantisme comme celle du monde moderne. « *En réalité, précise-t-il, le civisme véritable s'accommode mal du gigantisme de la société moderne et de la pesanteur de ses structures. Nous voyons des gens prétendre régler les problèmes de la Chine et de l'Amérique, alors qu'ils ignorent ce qui se passe dans leur quartier* », allusion claire aux puissances communiste et capitaliste alors en guerre. En prenant ses distances quant à cette notion de « *citoyen du monde* », il montre que le véritable civisme ne peut se manifester qu'à une échelle réduite à l'individu. En effet, si dans la pensée d'Aristote, la cité est naturelle, c'est parce que « *le but pour lequel chaque être a été créé, c'est-à-dire sa fin, est ce qu'il y a de meilleur en lui ; or, la condition de se suffire à soi-même est la fin de tout être, et ce qu'il y a de meilleur pour lui* »⁵. Les sociétés sont composées de petits groupes qui œuvrent, chacun de

son côté, à réaliser un peu de bonheur et c'est par le langage que l'homme peut communiquer sur le juste et l'injuste. Pour ces raisons l'homme est un animal politique de par sa nature et non par l'effet de quelque circonstance. Pour Aristote, en dehors de la société, l'homme « *est une créature dégradée...il mérite, comme dit Homère, le reproche sanglant d'être sans famille, sans loi, sans foyer ; car celui qui a une telle nature est avide de combats et, comme les oiseaux de proie, incapable de se soumettre à aucun joug* »⁶.

On ne s'étonne pas donc de la position de Bourguiba quant aux grandes unités. Elles ne se font pas d'un seul coup, mais sont le fruit des petites étapes essentielles qui les précèdent. La *polis*, espace du civisme moral, doit fonctionner grâce à un rapport humain fondamental. Ses membres sont individuellement les partenaires d'une vérité plus grande. Il est donc inutile de penser les problèmes des autres pays du monde lorsqu'on ignore ce qui ce passe chez soi : « *Ce sont là, analyse Bourguiba, les maladies du civisme contemporain qui, toutes, s'expliquent par la rupture d'un rapport humain fondamental entre les membres d'une même cité, rapport de partenaires dont chacun détient une petite parcelle d'une vérité confiée à la garde de tous* ». Idée comparable chez Hannah Arendt : « *la politique traite de la communauté et de la réciprocité d'êtres différents* »⁷.

Mais pour Bourguiba, ce rapport n'est plus aujourd'hui ce qu'il fut dans l'Antiquité. Étant devenu anonyme, il menace la survivance des démocraties et implique des précautions : « *dans les efforts qui se déploient un peu partout pour décentraliser le pouvoir et stimuler l'initiative du simple citoyen, on discerne une volonté plus ou moins claire de revenir à l'ordonnance harmonieuse de la Cité, de réintégrer cette dimension perdue* ». Ce qui rejoint la Politique d'Aristote (chapitre 1, Livre I) : « *Puisque toute cité, nous le verrons, est une certaine communauté, et que toute communauté a été constituée en vue d'un certain bien (car c'est en vue de ce qui leur semble un bien que tous les hommes font tout ce qu'ils font), il est clair que toutes les communautés visent un certain bien, et que, avant tout, c'est le bien suprême entre tous que vise celle qui est la plus éminente de toutes et qui contient toutes les autres. Or c'est celle que l'on appelle la cité, c'est-à-dire la communauté politique* »⁸.

Bourguiba s'inspire donc d'Aristote et rend hommage à l'héritage grec et à la place que lui accorda la culture arabe. Les implicites d'un tel discours apparaissent avec clarté vers l'établissement d'une filiation entre les cultures afin que soit reconstruite une civilisation de l'universel capable d'unir les cinq continents en un souffle commun respectant leur diversité.

« Le Tiers-monde doit à la Grèce une leçon »

De la conscience et de l'univers arabe, Bourguiba passe à un espace géographiquement plus large, celui des pays « en voie de développement », dits, naguère, du « Tiers-monde ».

Il tente de montrer en quoi la Grèce est exemplaire en matière de lutte contre tout asservissement, violence ou injustice. En évoquant la démocratie directe venant du plus profond de l'Antiquité grecque, et qui, selon lui, « fut moins

étrangère qu'on ne le pense à la sensibilité politique des Arabes », il intègre la notion de « civisme », comme une éthique intrinsèquement reliée à celle de la démocratie. Toutes deux, en effet, témoignent de la force spirituelle que dégage le peuple lorsqu'il se trouve dans une situation indigne. Ces idées développées forment finalement le principe même sur lequel doit se construire la coopération universelle et méditerranéenne : le respect des souverainetés.

Toute intransigeance, qui frapperait un peuple fier, ne peut donc que le glorifier puisqu'il s'agit notamment de sauver son honneur et non de subir constamment des défaites : « *La disproportion des forces, la puissance de l'adversaire n'ont jamais été pour le peuple grec des raisons de s'incliner devant la violence ou l'injustice. Victime d'une intransigeance qui l'honore, la Grèce a quelquefois connu la défaite, mais jamais le déshonneur du renoncement servile* ». Bourguiba célèbre la lutte menée par un peuple investi de ce devoir et montre que chacun peut s'en inspirer pour relever son niveau de vie. Peuple guerrier, les Grecs portent la flamme de l'espoir et la faculté de sagesse qui leur sont particulières. Le tribun loue le courage des troupes grecques lors des combats du 28 octobre 1940⁹ : « *Votre lutte héroïque, je l'ai suivie du Fort St Nicolas, qui est la prison militaire de Marseille. Devant une Europe prostrée, au bord du désespoir, vous avez réalisé ce qui paraissait irréalisable. Vous avez démenti les prédictions, renversé les rôles, fustigé l'agresseur, réduit à néant ses folles ambitions. Sur les montagnes du Pinde et d'Albanie, tout au long d'un implacable hiver, la Grèce a répandu son sang le plus généreux pour que les petits pays ne soient plus à la merci des offenses et pour que cesse un jour le chantage aux gros canons* ».

L'évocation des événements historiques de la Grèce de 1940-41, joue une fonction commémorative dans un contexte soumis aux conflits et aux injustices tel celui de Palestine. Bourguiba tente implicitement de sensibiliser le pouvoir grec à la question qui déchire tout le Moyen-Orient. Le combat mené par les Grecs pour l'acquisition d'une dignité perdue par un pouvoir autoritaire et fasciste, est ici la trame d'un processus par lequel d'autres peuples sont passés, mais dont certains, encore opprimés, pourraient s'inspirer pour livrer bataille contre l'ennemi. Ainsi il exalte le rare privilège dont a bénéficié la Grèce à une époque où elle aurait pu être ingérée par l'hégémonie communiste¹⁰, stalinienne. Elle semble y avoir échappé grâce à la vaillance des troupes et à la force de caractère qui les caractérise. L'hyperbole confère au discours un style épique exaltant l'héroïsme et la lutte des Grecs pour s'affranchir et se reconstruire dans un espace miné par les conflits.

« Un rare privilège »

Bourguiba continue de montrer en quoi les Grecs ont, une fois de plus, été exemplaires : malgré la fin des offenses nazie et fasciste, malgré les luttes intestines pour le pouvoir au sein même de son État, une guerre civile éclate et met en branle tout un pays divisé entre deux idéologies et deux blocs : le communisme et le capitalisme. Il précise ainsi que le stalinisme n'aurait jamais pu arriver à bout d'un peuple épris de liberté et de démocratie et longtemps habitué à la lutte : « *En 1945, la Grèce libérée pouvait se croire au bout de son calvaire. Elle avait touché le fond de l'adversité, connu toutes les*

privations, subi toutes les rigueurs. Il lui restait pourtant à endurer le pire. Et le pire, c'était le déchirement d'une guerre civile animée par une faction qui prenait appui sur l'étranger. Il fallait un calcul bien présomptueux ou une méconnaissance totale des vertus helléniques pour imaginer que le même peuple, qui avait rejeté le joug du fascisme, courberait docilement le front devant l'entreprise du stalinisme ».

En grand orateur, Bourguiba rappelle les événements qui ont secoué l'histoire moderne de la Grèce, les détaille et argumente en faveur d'un peuple qui n'a jamais baissé les bras. En cela, son argumentation sert à montrer en quoi il peut servir d'exemple aux autres peuples d'Afrique du Nord, habitués aux invasions et aux incursions étrangères. Seule la fierté est une vertu salutaire dans ces situations, mais elle doit être accompagnée de cet esprit stratégique dont ont fait preuve les militaires grecs. *« Car c'est ainsi - dans la fierté de cette double résistance - que la Grèce nous apparaît, vue de notre rivage africain : portant comme un diadème le rare privilège d'avoir, en moins de dix ans, tenu en échec deux des plus grandes forces de domination de notre époque. Après avoir vaincu sur le Pinde, vous avez vaincu sur le Grammos, et cela au moment où l'Europe n'osait pas assigner de limites à la contagion du communisme stalinien ».*

Cette éminente célébration de l'héroïsme grec donne au discours des accents élogieux portés par des arguments historiques. Tout le discours révèle l'importance de la lutte, le refus de la déshumanisation et la volonté d'aller de l'avant. Ces trois valeurs seront des points nécessaires par lesquels Bourguiba va montrer en quoi une coopération méditerranéenne serait un grand pas vers la paix, non seulement au Proche Orient, mais aussi entre Orient et Occident. Le communisme apparaît, à cet égard, comme un fléau nocif que l'humanité devra combattre, car il est porteur de dictature et ambitionne une hégémonie mondiale.

Nous sommes alors au cœur de la guerre froide. Le refus de succomber à l'idéologie communiste, la résistance du peuple grec sont donc implicitement une leçon pour des pays comme l'Égypte à qui l'orateur se réfère implicitement. C'est ce qui l'amènera à évoquer la question palestinienne, mais en opérant un tour discursif remarquable : l'association du conflit chypriote, évoqué lors du discours d'Istanbul, et celui de Palestine, deux régions secouées toutes deux par les haines et les guerres au quotidien.

« À Chypre, comme en Palestine »

Finalement, en montrant l'héroïsme des Grecs et en célébrant leur combat pour la liberté, Bourguiba prépare son auditoire à une leçon : d'autres peuples aspirent eux aussi à l'affranchissement comme les Chypriotes, aussi bien grecs que turcs : *« Ayant surmonté une telle succession de crises nationales, ayant découragé l'agression et dompté la subversion, il me semble que les difficultés que vous éprouvez à régler certains problèmes comme celui de Chypre, ne devraient être ni un sujet d'angoisse pour vous, ni un sujet d'appréhension pour vos amis ».*

Sans donner raison à l'un ou l'autre camp, il forme le vœu de voir se rétablir la paix en Méditerranée : *« Je comprends, nous comprenons tout le souci que vous inspire l'avenir des Grecs de Chypre. Rien n'est plus ardu que de redresser, d'assainir une situation déformée à l'origine par de fausses solutions. À Chypre,*

comme en Palestine, comme en d'autres points du globe, les erreurs d'une certaine diplomatie ont créé de douloureux dilemmes. Il ne suffit pas d'établir une entité artificielle pour que celle-ci puisse servir de cadre durable à la croissance et au développement d'une population ethniquement divisée ».

L'orateur développe les problèmes que posent les politiques internationales dans les résolutions des conflits, et qui, très souvent, finissent par montrer leurs limites et leur irréalisme. On ne peut résoudre les conflits ethniques uniquement d'un point de vue extérieur, il faut qu'il y ait une profonde réflexion et un raisonnement stratégique prenant en compte les réalités internes. Faire vivre, sur une seule terre, Turcs et Grecs est un échec fatal « *la réalité, précise le tribun, l'emporte toujours, à plus ou moins brève échéance, sur les combinaisons trop subtiles qui prétendent l'appivoiser. Les institutions qui furent octroyées à Chypre sont des institutions de laboratoire. Avec deux communautés, on a voulu faire un État. C'était une faute que d'essayer. Ce serait une imprudence que de persévérer. Ces deux communautés ont besoin d'un système souple et rationnel de garanties qui leur permette de coexister dans un climat nouveau ».*

Bourguiba exprime finalement son espoir de voir une Méditerranée pacifique où les hommes pourront vivre solidaires, même s'il est conscient qu'il n'est pas de son ressort de proposer la solution la plus efficace : « *Il ne m'appartient pas de formuler des suggestions à cet égard, mais j'ai la conviction que l'on a déjà franchi le cap des tempêtes et que c'est désormais dans une Méditerranée plus paisible qu'un aménagement se prépare sans passion inutile et sans précipitation ».*

« Les raisons de la sympathie africaine »

C'est toujours en termes d'amitié et de sympathie que Bourguiba évoque les relations qui ont, de tout temps, été présentes entre l'Afrique et la Grèce. Ici, tout un continent est rattaché à un pays. Si la distinction entre les deux espaces est absente, c'est dans la mesure où le discours présente la Grèce comme faisant partie de l'Afrique depuis des millénaires. Les activités humaines diversifiées et riches développées grâce au commerce grec ont pu permettre à l'Afrique d'être un haut lieu d'inspiration féconde et le berceau des diversités culturelles et ethniques. Bourguiba rappelle ainsi que l'amitié avec la Grèce serait, pour l'Afrique comme pour la Grèce, une grande chance afin de commencer à construire la Méditerranée de demain : cosmopolite, diverse et culturellement hétérogène. Si la présence des Grecs en Afrique a été amicale, c'est parce que, dès le début, aucun intérêt colonial ne l'avait motivé. S'il est donc légitime de mieux se connaître et de mieux connaître la Grèce « *c'est qu'il existe une présence grecque en Afrique, une présence actuelle et féconde et qui ne s'est d'aucune façon identifiée au fait colonial ou associée aux intérêts coloniaux. Oui, vos compatriotes ont sillonné le continent africain et y ont formé, au nord comme au sud du Sahara, de petites enclaves de labour, d'activité. Commerçant, navigateurs, artisans, médecins, cultivateurs, petits et moyens entrepreneurs, les Grecs ont fait là aussi - souvent - la preuve de leur courage tranquille, de leur assiduité à la tâche, de leur amitié pour les peuples parmi lesquels ils se fixaient ».*

La trace des Grecs demeure ainsi indélébile car ils ont introduit « *le souffle de la prospérité jusque dans les profondeurs secrètes de l'Afrique* ». Cette séquence finale du discours révèle les liens entre toute l'Afrique et la Grèce. « *Le courage tranquille* » du peuple grec l'enrichit de raison en lui conférant une dimension éthique. L'Afrique semble s'étendre au-delà de son espace pour avoir été à la fois une terre d'accueil pour la Grèce, mais aussi pour permettre la construction de nouvelles *reliances* avec un peuple dont elle connaît déjà les valeurs et la richesse. Bourguiba met ainsi un terme aux idées reçues, aux racismes, xénophobies, luttes, et conflits idéologiques pour ouvrir la voie à une nouvelle coopération faite d'une fraternelle amitié qui doit désormais régner sur les bords de la Méditerranée: « *Tunisiens et Grecs, tout nous invite à coopérer fraternellement d'un bord à l'autre de cette Méditerranée pareille à un miroir où chacun de nous découvre sa propre identité en même temps que l'image de tous ses voisins, riverains, les uns et les autres, d'une Histoire très ancienne et qui ne fait pourtant que commencer. J'ai cœur d'étudier avec votre gouvernement tous les aspects pratiques, toutes les modalités que pourrait prendre cette coopération. Très peu a été fait jusqu'ici de ce qui peut et doit se réaliser entre nous* ». Métissages culturels ou autres, L'orateur y semble totalement ouvert, car ils sont signes de richesse et de communion des cœurs.

Le projet d'une **union méditerranéenne** fut ainsi lancé par Bourguiba en 1965. Il y a dans ce discours le rêve de voir les peuples riverains investis par une tâche, difficile certes, mais surtout hautement civilisatrice. La Méditerranée accueille des hommes du monde entier et paraît, dans les paroles du tribun, capable de construire pour demain une coopération saine, fraternelle, riche de diversité et d'influences à tous niveaux. Et de lancer cette interrogation solennelle: « *N'est-ce pas un devoir, en effet, pour les riverains de cette Histoire commune que d'avancer de concert, de s'associer dans l'effort, de se soutenir dans l'épreuve ?* ».

Synthèse du discours

D'évidence, le titre du discours permet à l'analyste de deviner, l'objectif suprême du tribun. Pour lui, cette rencontre, avec Athènes et ses habitants, est l'occasion d'inventer une coopération à l'échelle méditerranéenne. Elle sera solide, fraternelle et égalitaire. Un tel objectif apparaît, au fil du discours, difficile et riche à la fois.

Difficile, parce que l'unité du monde méditerranéen ne se fera pas sans une prise en compte et une conscience aiguë des divers conflits déchirant les hommes sur ces rives merveilleuses et prometteuses. C'est dans ce cadre que le tribun va aborder le conflit gréco-turc de l'île de Chypre. Il s'implique en prenant une certaine distance, donne un avis défavorable sur une procédure de pacification dont il propose de revoir les principaux points faibles tout en affirmant que la formulation de suggestions ne lui appartient pas. Stratégie discursive par prétériorité lui permettant de former simplement le vœu d'une Méditerranée paisible et humaniste.

Difficile aussi car, de l'autre côté de l'Orient sévit un autre grand conflit, opposant Arabes et Israéliens, dont Bourguiba ne parle que par l'évocation du nom « Palestine ». Comment dompter la subversion et décourager l'agression ?

Deux difficultés que le peuple grec a su affronter et surmonter seul. Au peuple de Palestine de suivre cette même voie et de prendre sa destinée en main, car son combat ne peut être mené par d'autres peuples, que ce soit le reste du monde arabe ou l'Occident. Leur aide serait certes précieuse, mais non suffisante. Il faut faire face à la réalité et affronter les problèmes avec la ruse, la stratégie et la sagesse qui sont des vertus grecques. Bourguiba le rappelle tantôt avec force, tantôt implicitement.

Par ailleurs, la poésie est au service du politique et permet non seulement la rêverie et l'espoir d'un monde meilleur, mais rappelle aussi qu'au plus profond de l'expression humaine, c'est elle qui a guidé les peuples les plus anciens vers plus d'humanité. La dimension poétique que l'on trouve dans les discours bourguibiens s'inscrit bel et bien dans cette quête permanente d'un monde meilleur construit sur l'originel, l'original et le dynamisme de l'esprit. Un regard visionnaire sur l'avenir de l'humanité apparaît donc dans le discours et incite l'auditoire à réfléchir sur le monde de demain. L'unité méditerranéenne n'est qu'un long chemin vers un progrès infini et indéfini des hommes dont l'idéal est de rester fidèles à eux-mêmes, mais aussi de faire l'effort de comprendre autrui.

Fructueuse sera donc cette unité, car elle pose comme idée essentielle la culture grecque comme un héritage important de toute l'humanité. Cette idée met aussi l'accent sur le passage de cette culture, par l'intermédiaire de penseurs arabes, au monde occidental, et sur le rôle qu'elle a joué dans la construction de leur conscience.

Ce voyage de la pensée humaine à travers le monde apparaît porteur d'une idée simple : l'unité est possible si les peuples y sont bien préparés et si la conscience de la nécessaire coopération sur des bases solides est bien là. C'est finalement dans les migrations de la pensée humaine que l'on pourra sans doute accéder à l'universalisme rêvé par certains visionnaires comme Bourguiba.

Une nouvelle harmonie entre raison et passion, entre raison et religion doit être pensée, aujourd'hui, afin que le monde de demain fasse reculer la barbarie.

Bibliographie

Arendt. H. 1995. *Qu'est-ce que la politique ?* Points Essais. Titre original *Was ist Politik ?*

Aristote. 1950. *Les politiques*. Traduction Thurot : PUF.

Aristote. 1993. *Les politiques*. Traduction et présentation de Pierre Pellegrin : GF-Flammarion. Nouvelle traduction revue et corrigée.

Averroès. 1996. *Le Discours Décisif*, Traduction de Marc Geoffroy : GF-Flammarion.

Bourguiba. H. 1978. *Discours d'Athènes 1965*, dans *Discours*, volume XIII, 1964-65. Publications du Secrétariat d'État à l'Information : Tunis.

Zaghouani-Dhaouadi. H. 2008. Essai sur le dialogue des cultures. Analyse d'un discours de Habib Bourguiba Beyrouth, le 10 mars 1965. In *Synergies Monde*, n°5. Faire vivre les identités francophones, Congrès de la FIPF, Juillet 2008. Coordonné par J. Cortès, H. Zaghouani-Dhaouadi et P. Janin.

Notes

¹ Muhyeddine Ibn 'Arabî ou Muhyeddine Abû Bakr Ibn Alî Ibn 'Arabî al Hâtîmî, plus connu sous son seul nom de Ibn 'Arabî, est né le 27 Ramadhan 560 de l'Hégire (7 août 1165, Murcie dans le pays d'*Al Andalus* - 1240, Damas). Il est aussi appelé « *Cheikh al Akbarî* » (le plus grand maître). C'est un mystique auteur de 846 ouvrages. Son œuvre aurait influencé Dante et St Jean de la Croix. Ses poèmes parlent d'amour, de passion, de beauté et d'absence. En 1179, il rencontre le philosophe Averroès à Cordoue, ce qui le marquera en tant que jeune mystique dès 14 ans.

² Ibn Rushd, connu en Occident sous le nom d'Averroès, est né à Cordoue, en 1126, dans une famille de juristes. Il fait des études de droit, s'intéresse à la médecine et à la philosophie. Entré au service des Almohades, il devient en 1182 médecin du roi et qadi, chargé de dire le droit. Devenu suspect aux yeux des docteurs de la loi, il tombe en disgrâce, est exilé à Lucena, dans les environs de Cordoue. Appelé au Maroc par le roi, il meurt en 1198. Les œuvres d'Averroès peuvent être classées en deux groupes : Le philosophe a commenté tout Aristote, à l'exception de *La Politique*, sous la forme de Commentaires, complets ou non. Averroès a rédigé des ouvrages sur la philosophie et la religion, en particulier le *Discours décisif* et le *Dévoilement des méthodes*. Nourri de la pensée aristotélicienne et soutenu par le pouvoir politique, Averroès veut donner à la raison humaine le droit de traiter de toutes les questions, notamment lorsqu'il s'agit d'interpréter le Texte révélé.

³ Bourguiba, *Discours d'Athènes* p. 201-202. 1978.

⁴ E. Morin, *Vers l'abîme* ? Éditions de l'Herne, 2007. p. 102-103.

⁵ Aristote, *Les politiques*, Trad. Thurot, 1950, p.6. PUF.

⁶ Aristote, op.cit.

⁷ Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique ?* Points Essais 1995. Titre original *Was ist Politik ?*

⁸ Aristote, *Les politiques*, traduction et présentation par Pierre Pellegrin, GF Flammarion, 2^{ème} édition revue et corrigée 1993, p. 85.

⁹ Le 28 octobre 1940, l'Italie attaque les frontières de la Grèce. À l'initiative de Mussolini, les troupes italiennes commencent à envahir le territoire grec depuis l'Albanie. Toutefois, l'armée de Ionnis Metaxas (Premier ministre de Georges II et Général qui instaura une dictature en Grèce) au pouvoir depuis 1936 résiste de toutes ses forces et parvient à repousser les envahisseurs. Il leur inflige de terribles défaites, éveillant l'attention des troupes allemandes. Ces dernières se rendront sur les lieux dès le mois d'avril et la Grèce finira par capituler le 23. Georges II s'exilera alors en Égypte avant de rejoindre l'Angleterre. La résistance héroïque des Grecs, auréolée de batailles dans des lieux hautement symboliques comme Thermopyles et Athènes aura retardé les plans allemands, dont l'opération Barbarossa.

¹⁰ Le 27 septembre 1941, fondation du EAM. Le Front National de Libération (EAM) est créé pour résister à l'occupation nazie. Principalement communiste et de gauche, elle mettra en place une armée, l'ELAS (Armée populaire grecque de libération). Principal mouvement de résistance, elle s'opposera au gouvernement de Georges Papandréou, mis en place en Grèce à la suite de la libération. C'est le début de la guerre civile, à laquelle réfère, ici, Bourguiba dans son discours, et qui opposera les communistes et les royalistes. En 1947, un gouvernement provisoire sera créé par les membres communistes de l'EAM. Finalement, les troupes royalistes appuyées par l'Angleterre et les Etats-Unis, vaincront celles des communistes et mettront fin à la guerre civile en 1949. En 1967, deux ans après le passage de Bourguiba, eut lieu le fameux coup d'État des colonels grecs.